

Benoît Pirson

Que feras-tu quand tu seras grand ?



Du même auteur :

Nous serons tous pauvres et c'est tant mieux (essai)

Mars 2013 chez 7Ecrit Editions

EXTRAIT

On ne peut pas dire que la mère souffrait le martyre. Certes en ces années cinquante, l'accouchement sans douleur avec ou sans péridurale n'avait pas encore été popularisé « Pour les Nul(le)s », mais il eût été inconvenant aussi de faire un fromage de cet événement qui n'était en somme que la mise bas d'un mammifère tout à fait ordinaire.

Encore que.

Car sans le savoir, cette femme aimante par nature ainsi qu'aimée par un juste retour des choses, donnait la vie à un petit être naissant, imbibé de l'intérêt de son existence. Cette certitude, définitive, pénétra le poupon une fois pour toutes, en même temps que la première bouffée d'air pur embrasa ses poumons.

La délivrance donc se passa bien. Et dans la chambre parentale, ce qui à l'époque, était assez courant. Bien entendu, cet enfant qui présentait son intelligence hors du commun, fit mine d'ignorer ce fait de société. Il préférait interpréter cette naissance à la maison comme un signe des dieux destiné à

implanter en lui la conviction que dorénavant, il se sentirait en tous lieux, au chaud de sa propre demeure. Ce fut sa première déduction rapide et par la même occasion, la première manifestation de son orgueil congénital. Douze ans suffirent d'ailleurs à lui prouver, au travers des seize maisons, châteaux, cabanes, roulottes, tepees et autres igloos qu'il habita, qu'il avait la bougeotte heureuse et qu'à chaque transhumance, dès chaque départ, se réveillait en lui cette joie d'enfin arriver. De trouver le port qui l'attendait, oubliant exprès que les ports avaient été inventés pour partir et non pour arriver. Bref, persuadé que la terre entière attendait sa venue, ce petit merdeux entamait sa vie de gamberge sur les chapeaux de roues.

Dès qu'il distingua Benoît des goulougoulou et lolo, pipi, caca, bébé, dodo et miam-miam, il sut que ces deux syllabes harmonieuses formaient ce que l'état civil appelle le prénom. Il en fut ravi.

Entre les seins chauds de sa maman, la jalousie de son grand-frère et l'attente d'un troisième incertain, il se mit à grandir. Sans précipitation, avec calme, dans un maximum de confort. Bercé par la tranquille assurance de ceux pour qui le temps retenu est la plus moelleuse des couches.

Son bonheur, il le perçut très vite inaltérable, plus encore inscrit dans ses gênes que ses grands yeux marrons ou la parfaite rectitude du nez un peu veiné à droite que lui avait légué son grand-père. C'était une

sorte de bonheur injuste, comme la bonne naissance des aristocrates un peu cons et fort nantis ou la mauvaise fortune de ces fils d'ouvriers courageux et misérables. Mais comme ce petiot pétant de santé n'était pas non plus dénué de bon sens, il jugea parfaitement innocente et surtout extrêmement pratique, cette arrogante félicité.

Passant comme tout un chacun du mamelon droit au mamelon gauche puis du biberon à la panade, Benoît passa finalement à la position debout quasi permanente. Le monde s'ouvrait à lui. Et le monde, ce fut au début, une maison bourgeoise au centre d'une petite ville de province dont les seuls mérites connus étaient de végéter en bord de Meuse et d'avoir été fondée par une noble donzelle, fondatrice par la même occasion d'une bande de chanoinesses. La maison en question offrait au bambin plus d'escaliers que de lumière, et le plus souvent, l'odeur du potage disputait à son nez, la maigre place que les parfums du minuscule jardin tentaient d'y occuper.

Ce jardin, il le découvrit au cours des trois ou quatre étés qu'il y joua. Ou se baigna, seul, dans une bassine en galvanisé que sa mère remplissait d'eau tiède afin qu'il s'y ébatte et s'y muscle sans risque. Quand il quittait le bac, Benoît passait le plus clair de son temps à explorer le massif de lilas contigu au garage du voisin. En l'occurrence, il s'agissait d'un pharmacien dont le fils aux cheveux fins et aux lunettes épaisses devint au fil du temps un ami

véritable. Ensemble, ils usèrent genoux et bouts de bottines dans d'interminables parties de billes. Ainsi que fonds de culottes de velours ou de flanelle sur les bancs de la même école.

C'était une école qui portait le nom désuet quoique respecté de la dévote fondatrice de la paroisse qui devint cité. Les murs étaient mal peints, les profs, comme dans toutes les écoles, cons pour la plupart avec quelques génies cadeaux cachés dedans. Mais la cour de récré, immense et couverte d'asphalte caillouteux, permettait tous les jeux et tous les accidents. Ce qui fit naître chez le gamin la double vocation de chef de bande et de secouriste. Par la volonté divine autant que par les sous parentaux dépensés à la fancy-fair, c'est lui qui avait obtenu de madame Liégeois, l'honneur et la charge d'ouvrir la grosse boîte de bois, peinte en gris avec une croix rouge et pleine des pansements, pommades, lotions et autres trucs destinés à soulager pour un temps, les affres des petits écoliers écorchés. Il faut dire que son père était le chirurgien unique, très respecté de la bourgade et que sa maman avait été, longtemps avant d'enfanter, l'Akéla d'une meute catholique. Et même, Akéla de district. Ce qui la disposait tout naturellement à éduquer ses enfants propres dans l'amour des autres, des jeux de piste et des goûters copieux.

Philosophe, jouisseur et malicieux, Benoît ne prit malgré tout son véritable envol que lorsque la famille quitta la rue commerçante pour s'installer au pied de la collégiale, dans une magnifique demeure du dix-septième où tout était à refaire certes, où tout aussi, le couple le sentait, serait à vivre. Bien sûr, le gamin connaissait un bonheur sans retenue depuis la seconde de sa conception. Mais là, dès la première exploration des lieux nouveaux, il sentit comme un cheval sent l'écurie, une force s'installer en lui et que rien ni personne ne pourrait égratigner. La capacité extraordinaire de rêver debout, de donner corps et vie à n'importe quel fantôme, d'absorber et de digérer n'importe quel environnement. Pour y projeter toutes ses illusions, pour y vivre comme un poisson dans l'eau. Il devina très vite, et c'était plus qu'une impression, qu'il était plus fort que son frère aîné, plus malin que son frère cadet et au pire, bien plus viril que sa petite sœur. Alors, en dehors de la nature qui semblait tant lui offrir, il remercia aussi, mais en secret, ces parents admirables qui le faisaient grandir dans un cadre contenant à lui

seul la splendeur de tous les continents, la transparence de toutes les époques. Sa vie trouvait enfin les rails qu'elle méritait. Et les jeux, les occupations diverses, les délicieux moments d'ennui qui émaillèrent son enfance à partir de ce moment, ne furent au fond que de simples anecdotes dont la seule utilité résiderait plus tard, dans la confirmation que son bonheur resterait entier, que sa facilité à vivre resterait décidément déconcertante.

L'aube était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours. Le gamin avait appris la veille ce vers glissé dans d'autres, au cours de monsieur Marriot. Il savait donc pertinemment qu'il n'était pas issu de son propre génie poétique. Mais il aimait cette phrase, il aimait l'entendre couler ce matin-là, mêlée au chant de la fontaine nouvellement érigée sous l'énorme marronnier. Et sa prétention instinctive, charnelle, qu'il considérait lui, comme le simple constat de sa supériorité, se plaisait à lui rappeler que peut-être, il eût pu écrire *Le Héron*. Monsieur Marriot l'avait d'ailleurs accusé de tricherie à la lecture d'une rédaction relatant une journée de maraude aux pommes. C'est dire qu'il se sentait doué, puisque après tout, son texte était joli et que, parole de louveteau, il était de lui. Bref, oubliant très vite la jalousie mesquine de cet instituteur abruti et de taille inférieure à la moyenne, il se remit à rêvasser en buvant à goulées franches le brouillard glacé que la fenêtre grand ouverte de sa chambre accueillait pour son plus grand plaisir.

Assez jeune en effet, Benoît était tombé amoureux du froid. Non par masochisme, mais parce qu'il s'était vite rendu compte qu'il valait mieux composer avec ses ennemis, qu'il était finalement plus simple d'en faire des amis, fussent-ils faux ou passagers, que de les affronter.

Il avait construit dans son intelligente lâcheté, dans son opportunisme rusé, un principe auquel il ne faillirait jamais. A savoir, que l'imagination était bien plus forte que la volonté et le goût du plaisir, plus payant que le courage. Car pour devenir chevalier, saule pleureur, porte-avions ou cantonnier, seule l'imagination peut vous révéler ce qu'est votre objectif, vous en partager l'existence, les aspirations, les plaisirs et les soucis. Sans l'imagination, il est impossible de vous mettre à la place d'un autre, de le comprendre pour le fuir ou l'aimer. La volonté, après, n'est éventuellement qu'outil du chemin à parcourir.

Du haut de ses prétentieux décimètres et de l'appui de fenêtre marbré, ce descendant de preux regarda son nouveau fief de plus ou moins trente ares. Puis il décida en un éclair – c'était un grand commandant – quel donjon serait le marronnier, quel sentier deviendrait la rivière, quel poirier, le dragon et quels jeunes épiceas abriteraient la veuve et l'orphelin lépreux à défendre. Le combat fut aussi court que violent. Et très vite, tout à fait content le lui, Benoît passa à autre chose.

Autre chose, c'était un autre rêve. C'est-à-dire une autre étape de la journée, un autre défi à relever dans l'allégresse. Car c'est avec ce genre d'avirons qu'il avait, une fois pour toutes, décidé de faire naviguer la barque de son existence. Chaque épreuve devrait être passée à la moulinette de la dérision pour se voir miraculeusement convertie en une petite exploration du monde qu'il traverserait en aventurier verni qu'aucun saurien, qu'aucun cannibale ne pourrait jamais mettre à ses genoux.

Tout serait heureux, un point c'est tout. Même les pistolets du dimanche, que sa mère choisissait croustillants, n'étaient à ses yeux que des cuisses de bison, pitance ordinaire de Sitting Bull, son vieux complice. Il se persuada également très vite que le square qu'il traversait au départ de chaque jour d'école, ressemblait à s'y méprendre à ce glacier terrible qu'il avait vaincu en solitaire dans une vie antérieure. A ses yeux, une engueulade de père ou de prof résonnait comme le cri du coyote plus peureux que redouté. Et, pour ses bras engourdis du matin, le lit à refaire ou les cahiers à rassembler n'étaient jamais qu'un camp à lever, un convoi de mille cornus à lancer sur la piste de Santa Fé.

En fait, le garnement transformait tout. Manipulant à leur insu, les choses, la nature et les gens pour en faire, comme de ses soldats de plastique, les acteurs dominés des illusions qu'il vivait minute par minute, tellement plus excitantes que le quotidien

provincial et bien pensant que traversaient ses trois pommes. Il comprenait la quasi-perversité de ce comportement, l'égoïsme où il risquait de le conduire. Mais le petit stock de rêves socialement bien choisis suffirait à le faire passer au regard de tous pour un bambin étonnamment charmant. La preuve, c'est qu'il pouvait être Ivanhoé, Sœur Sourire, Saint-Exupéry, Tintin, Mozart, Cassius Clay ou Einstein dans le courant de la même journée ou de la même seconde. Le seul petit nœud se situait au niveau d'Einstein. Car s'il était persuadé de sa faculté d'endosser la peau de ce personnage, il lui apparut assez rapidement que certains enseignants à l'esprit étroit se montraient plus longs à convaincre. Mais enfin, l'école n'étant pas tout dans la vie d'un gosse, il acceptait calmement cet insuccès relatif auprès des masses incultes.

Sans inutile empressement, Benoît s'était habillé. Au sortir du lit, il avait conduit son œil à la fenêtre pour constater que son vœu le plus cher avait été comblé. Il avait neigé. Et l'épaisseur de la couche lui fit supposer que les flocons avaient dû travailler toute la nuit, ou en tous cas les trop nombreuses heures pendant lesquelles il n'avait pas eu le courage de veiller. Car cette neige, il l'avait longtemps attendue, il l'avait sentie, s'approchant du jardin, se tâtant, hésitant un peu avant de se poser. Avant de s'endormir, il avait écouté les vents contraires se mélanger, il avait compris cette hésitation du froid qui oscille entre l'humide et le sec quand il present

l'arrivée des cristaux qui le figent. Et rien ne l'avait plus frustré que cette lourdeur idiote et incontrôlable des paupières le conduisant malgré lui sous le duvet.

Les minutes qui suivirent son lever furent donc savoureuses. Il voulut un instant crier sa joie mais très vite, son sens de la gestion personnelle le retint. Et il s'arrangea pour retenir l'enthousiasme de ses frères et sœur, pour modérer l'exaltation de tous. Afin que l'événement passe le plus inaperçu possible, que la toilette de toute la famille connaisse l'ordre et la ponctuation ordinaires, que le petit-déjeuner se passe sans anarchie. Il voulait en fait, sans en avoir l'air mais dans une jouissance extrême, être le premier à déflorer l'hermine. Charmant rongeur qui comme chacun sait, possède et dépose chaque hiver son blanc manteau. Dans le seul but d'aider les écoliers à décrire poétiquement la neige.

Reprenons.

Il voulait en fait, sans en avoir l'air mais dans une jouissance extrême, être le premier à faire la trace. Après tout, cette neige était à lui. Elle lui appartenait tout entière. Non qu'il eût un instinct de propriété exagéré mais il s'était établi entre cette manifestation de la nature et lui, une complicité impartageable. Ce petit coq – ce n'est pas par hasard que sa grand-mère l'appelait ainsi – pensait être le seul à savoir, à comprendre que le bruit du premier pas, que la moiteur de la main qui serre la première boule, dessinait entre la neige et l'homme les prémices d'un